

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Le concordat (suite et fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 97-103

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LE CONCORDAT

(suite et fin)

Il est bien rare de voir le Chef de l'Eglise Catholique quitter la demeure qu'il a reçue de la Providence et l'histoire la plus rapprochée de nous nous apprend qu'il ne la quitte que dans les circonstances les plus graves. Une pieuse légende nous dit même que lorsque le premier pape voulut fuir Rome et la persécution qui y sévissait il fut arrêté aux portes de la Ville Eternelle par l'apparition soudaine du Christ chargé de sa croix : *Domine, quo vadis ?* Seigneur où allez vous ? demanda Pierre à son Maître bien aimé... Et le Maître de répondre qu'il retournait à Rome pour s'y faire crucifier. L'apparition disparut et le pêcheur de Galilée retourna ses pas vers Rome où il fut crucifié. Il avait compris la leçon et il imita l'exemple.

C'est à Rome, parait-il, que le pape doit vivre, souffrir et mourir et s'il y a des exceptions à une loi devenue historique, elles ne font pourtant que la vérifier. *Tout est une souffrance* et chaque fois que la papauté a dû s'exiler de Rome l'Eglise entière en souffrait.

Une fois pourtant... il y a un siècle à peine... on vit un pape quitter la capitale du monde chrétien, autrement qu'en exilé et cet événement est d'autant plus remarquable que s'il s'est répété depuis lors ce fut pour vérifier la loi dont nous venons de parler.

Pie VII avait été sollicité par l'Empereur, dans une lettre des plus affectueuses, à venir à Paris, réjouir le cœur de la France pacifiée et sacrer son Empereur. La saison était mauvaise, le voyage très long et très pénible, mais comment refuser une pareille invitation ?

Le père obéit aux prières de son fils et, après avoir remis la direction des affaires à Consalvi, son fidèle ministre, il se mit en route. En Italie comme en France, les peuples accouraient à sa rencontre et s'agenouillaient dans la poussière des routes pour recevoir sa bénédiction. Et quand vint le jour du sacre de Napoléon I, le pape était à Paris, à Notre-Dame, où il fit couler sur le front du jeune empereur l'huile sainte qui avait coulé sur le front des anciens rois. Il aurait dû aussi lui mettre sur la tête la couronne qu'un peuple enthousiaste lui avait offerte ; mais les auteurs des articles organiques ne le voulurent pas : envers et contre un usage respectable, Napoléon alla prendre sur l'autel l'insigne antique de la nouvelle royauté pour s'en couronner lui-même avec une certaine affectation. Un jour viendra où il regrettera cet acte contraire aux traditions, et il lui attribuera peut-être quelques unes des causes qui firent tomber cette couronne de sa tête et l'émietterent aux pieds de ses ennemis. Sa dévotion, certes, avait d'autres allures que celle des « anciens rois » ; mais il appartenait, par le fond de l'âme, à une race qui mêle toujours à sa grande piété un petit grain de superstition, et nous ne savons même s'il faut donner ce nom à ce sentiment de l'âme qui nous fait voir, dans certaines manifestations, l'intervention d'une Providence que nous oublions souvent et qui, elle, ne nous oublie pas.

Quoiqu'il en soit, le sacre de Napoléon I par le pape Pie VII, dans cette ville de Paris qui ne veut s'étonner de rien et qui, aujourd'hui encore, reçoit en souverains les monarques et les chefs d'Etat, est une date mémorable entre toutes ! Louis XIV lui-même n'eut que Bossuet pour saluer en lui le soleil qu'il voulait être ; Napoléon eut un pape pour le bénir et le sacrer.

Alors commença pour le nouvel Empereur cette ère de succès prodigieux qui lui donne les allures d'une merveilleuse épopée. Il ne lui suffit plus d'être le maître de la France : il rêve de voir l'Europe à ses pieds et il réalise ce rêve avec

une étonnante rapidité. *Malgré le manteau royal qui recouvre ses épaules*, il demeure le général Bonaparte et sous les yeux épouvantés de la vieille civilisation, il inscrit dans l'histoire les victoires d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram et d'autres encore. Il exécuta à la lettre la promesse qu'il a faite à Milan, quand il y fut sacré roi d'Italie : « Dieu me l'a donnée ! Gare à qui la touche ! »

Les rois, hélas ! viennent les uns après les autres déposer leurs armes sur les tables où il signe, sans cesse, de nouveaux traités et contre l'Angleterre qui le nargue il décrète le blocus continental.

C'est une ruine pour le commerce européen mais il n'y pense pas. Il ne rencontre partout que la soumission et l'obéissance, je me trompe, et je me hâte de corriger mon erreur. A côté de l'Angleterre qui le défie, il y a un roi qui ose encore lui résister. Humainement c'est un roi comme un autre puisque son pouvoir s'exerce sur un territoire et que son pays a des frontières. Mais ce roi se distingue des autres par l'origine de son autorité et par la manière dont il l'exerce.

Ce roi... c'est le Pape: c'est selon une parole célèbre cette moitié de Dieu qui n'a jamais le droit de se taire quand l'injustice ferme la bouche des peuples ou des souverains. Il n'est pas assez fort pour arrêter la marche de l'Empereur à travers les capitales de l'Europe mais, de même qu'il a protesté comme pontife contre le divorce de César il proteste, comme souverain, contre le blocus qui met l'Angleterre au ban de la civilisation. C'est plus qu'il n'en faut pour réveiller chez l'Empereur les mauvaises influences qu'il avait subies autrefois et qu'il avait dominées pour signer le Concordat. Il ne put pas, lui même, franchir de nouveau les défilés des Alpes mais il décrète de Schoenbrunn, en Autriche, la déchéance du pouvoir temporel du pape, il envoie un de ses généraux exécuter ses ordres et pour prouver qu'il ne redoute même pas l'excommunication

que le Pontife prononce contre ces usurpateurs, il le fait arracher de son palais du Quirinal et le fait trainer, plus mort que vif, à Savone où il le déclare son prisonnier.

Que va-t-il arriver maintenant ? Le pape, isolé du reste de sa cour, va-t-il se soumettre aux caprices de son géôlier ? Mais, là où est le pape, là est l'Eglise et, je vous l'ai dit en commençant, l'Eglise se dépouille, mais elle ne se vend pas. De Savone, Pie VII résiste à l'Empereur ! Un moment seulement il a l'air de céder, que dis-je ? Il cède effectivement à un mouvement de faiblesse et, par amour de la paix, il signe un acte dont il n'a pas prévu toutes les conséquences mais quand il sort de sa torpeur, quand il a vaincu cette faiblesse qui s'explique par son âge, par son isolement et par sa captivité, quand comme Pierre, il a entendu chanter le coq, il écrit lui-même à Napoléon une lettre où il rétracte ce qui vient de lui être arraché par la feinte et par la violence.

Pendant ce temps l'Empereur voudrait mais en vain, séparer plus profondément encore le pape de l'Eglise. A Paris il constitue une sorte de Commission Ecclésiastique qui ne lui accorde pas tout ce qu'il veut et qui lui fait ses remontrances. Il essaie d'un autre moyen il convoque et réunit un Concile National; les évêques qu'il a nommés, le cardinal Fesch, son oncle, y viennent presque tous, mais ne veulent travailler qu'avec l'autorisation du Pape.

Il n'y tient plus, éprouvé par la campagne de Russie, exaspéré par les cris de l'opinion qui se tourne contre lui, il tente un dernier effort et fait venir le pape à Fontainebleau où il espère lui arracher les pouvoirs qu'il ambitionnait pour faire croire à la France qu'il n'en était pas seulement le maître ; mais que son autorité s'étendait encore jusque sur l'âme et la conscience de ses sujets. Comediant ! lui dit le vieillard en souriant ! Tragediant, ajoute-t-il, quand il voit que le fils sur lequel il fondait de si belles espérances, passe de la flatterie à la colère la plus passionnée.

Hélas oui : tragediante ! Quel acteur ! et sur quelle scène ! C'est l'Europe elle-même qui remonte sur cette scène et l'acte de Fontainebleau se passe dans les coulisses.

Le 22 Janvier 1814, Napoléon rend la liberté à son auguste prisonnier mais, comme on l'a dit depuis, il avait mangé du pape... et il allait en mourir : son règne touchait à sa fin. C'est en vain qu'il avait cherché à reconstituer sa grande Armée, la grande Armée, comme on le lui avait prédit, a vu les armes tomber de ses mains et dort de son dernier sommeil dans les routes glacées de la Russie : il appelle Drouot, Drouot son fidèle ami, Drouot est trop loin et n'entend pas la voix de son maître et, quand il arrive, c'est pour l'accompagner à l'île d'Elbe, où il ne règne plus que sur les flots de l'Océan.

Un dernier appel éveille un dernier écho : l'empereur quitte son île et, dernier rêve, il espère encore qu'il va battre les ennemis coalisés ; des amis lui sont restés fidèles jusqu'au bout, à cet homme qui avait excité tant de colères, il se croit encore capable de cueillir de nouveaux lauriers et de se tailler un nouveau vêtement dans la robe éclatante de ce qu'on appelle la gloire ; mais il se heurta à une pierre et quand il ouvre les yeux il y voit écrit d'un côté le nom de Waterloo de l'autre celui de Ste-Hélène.

Un siècle et plus a passé sur la France depuis la signature du Concordat et il y a aujourd'hui même 91 ans que Pie VII était de nouveau libre, après sa longue captivité de Savone et de Fontainebleau.

L'histoire de ce siècle, l'histoire religieuse de la France surtout a été écrite dans des pages splendides, par un des membres les plus respectables de son clergé il en a fait une peinture saisissante toujours vraie et jamais flatteuse, car il est de cette race d'éducateur qui sait que pour élever les hommes il ne suffit pas de les flatter.

Pour vous donner une idée de ce livre, ou plutôt de ce monument élevé par Mgr Baunard, l'ancien recteur des

Facultés Catholiques de Lille, à l'Eglise de France il faudrait vous le montrer et vous le lire tout entier et je ne puis que vous l'indiquer. Mais je pense avec lui que le Concordat a été pour la religion en France le commencement d'une ère nouvelle.

Un simple coup d'oeil nous suffira pour nous faire voir que sous le régime inauguré en France la religion de la majorité a enfanté de grands hommes et créé de grandes choses. Des branches nombreuses, des feuilles touffues, des fleurs parfumées ont poussé sur le vieux tronc si violemment secoué par la tempête révolutionnaire et des traits savoureux ont mûri au soleil, si pâle quelquefois, de la liberté.

Il faut bien que l'Eglise de France, issue de la Convention de Messidor, qui est le nom officiel du Concordat, ait été une mère bien féconde pour que les fils qu'elle a enfantés depuis lors aient tant de peine à succomber sous la faux de leurs modernes moissonneurs.

Il faut bien qu'elle ait suscité bien des dévouements et bien des sacrifices puisqu'à côté de ceux qui tombent il y en a encore un si grand nombre qui restent debout, et que le grand prêtre, qui présidait à ces hécatombes, n'ait pu achever sa tâche avant la fin de sa laborieuse journée.

Nous ne pouvons donc ne pas être émus, quand on nous annonce que le Concordat va mourir et que le don de joyeux avènement d'un siècle à un autre va être, à son tour, cloué au cercueil. Si prêts que nous soyons aux transformations régulières et nécessaires que le présent porte dans ses flancs, il y a des transformations que nous redoutons à l'égal d'un fléau, car il est toujours imprudent de vouloir séparer ce que Dieu a uni, et souvent c'est un sacrilège qui attire sur les hommes les châtements du Ciel. Mais si vraiment le Concordat doit subir la loi des otages et mourir à l'échafaud, si vraiment il faut encore ce sacrifice, puisse-t-il ne pas être inutile à ces amis de France que nous aimons sincèrement ! Nous pourrions alors leur tendre une main fraternelle et leur

dire, en remuant nos propres souvenirs, que les nations sont guérissables et qu'en tout cas, Dieu ne meurt pas, et que Dieu peut toujours créer de nouveaux saints dans son Eglise, susciter de nouveaux héros pour la patrie !

On raconte que dans les derniers moments de sa vie, le noble prisonnier de l'Empereur murmurait encore les noms de Savone et de Fontainebleau, et qu'avant de monter au ciel il se rappelait son calvaire. Il n'est pas impossible qu'à ce moment suprême, Dieu lui ait fait comprendre qu'il avait mieux servi la France et l'Eglise en souffrant pour elles, qu'en allant à Paris pour sacrer Napoléon. C'est tout ce qu'il nous faut, à nous-mêmes pour ne pas perdre courage, car plus nous avançons, plus nous voyons que l'histoire se répète presque toujours. L'oeuvre du Christ se consomme au Golgotha, mais cette oeuvre rédemptrice se continue au milieu de nous.

N'oublions pas non plus, n'oubliez pas, jeunes gens, que c'est dans ses tristesses que l'Eglise a besoin de nous, et qu'à l'heure même où recommencent pour elle les angoisses du Jardin des Oliviers il nous appartient à nous ses enfants de nous approcher de cette vieille mère et de la serrer sur notre cœur en lui murmurant des paroles d'amour et de fidélité. Donnons lui, dans notre vie, la place qu'elle mérite et les témoignages qu'elle attend de nous.

Ne soyons pas des ingrats. Déposons sur son front meurtri et saignant de mille blessures, anciennes et nouvelles, le baiser que nous ne refusons jamais à la personne qui nous a portée dans son sein et disons-lui pour qu'on l'entende autour de nous et pour que personne ne l'ignore : « Je t'aime, vois-tu, comme j'aime le Christ et je crois en Toi parce que je crois en Lui. »

L. WEINSTEFFER